

La parole et l'aliénation

La collection « Hypothèses » est dirigée
par Jean-Richard Freymann

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

DU MÊME AUTEUR :

Le médecin face au malade, éditions Dessarf, 1968.

La jouissance de l'hystérique, Arcanes, 1994.

L'hystérique, le sexe et le médecin, Masson, 1976.

Initiation à la psychiatrie, Masson, 1984.

Boiter n'est pas pécher, Denoël, 1989.

Pulsions de mort, Arcanes, Les cahiers d'Arcanes, 1998.

Le désir à l'œil, Arcanes, Les cahiers d'Arcanes, 1994, réédition
Arcanes-érès, 2003.

Marguerite D au risque de la psychanalyse, Arcanes-érès, 2003.

Le médecin face au désir, Arcanes-érès, 2006.

Pulsions de mort, Arcanes-érès, nouvelle édition, 2007.

Lucien Israël

La parole et l'aliénation

Deux séminaires : 1988-1989 et 1990
Révision impertinente
de quelques concepts psychanalytiques
et
L'aliénation

Préface de Charlotte Herfray

Collection « hypothèses »

The logo for Éditions érès features the word 'érès' in a bold, lowercase serif font. A vertical line is positioned between the 'é' and 'r', with the word 'éditions' written vertically in a smaller font along this line.

Arcanes

NOTE AU LECTEUR

Le présent texte est la reprise du cours que le professeur Lucien Israël a fait à la faculté de médecine de Strasbourg en 1988-1989 (Révision impertinente de quelques concepts psychanalytiques) et en 1990 (L'aliénation).

Madame Linette Kuntzel en avait assuré la sténographie, revue par Lucien Israël.

Seule la ponctuation a parfois été modifiée. Afin de laisser toute sa saveur à ces séminaires, l'ajout de notes bibliographiques et explicatives concernant certains événements, aujourd'hui oubliés, nous a semblé préférable à leur suppression.

J'ai demandé à Charlotte Herfray d'en faire la préface, elle qui a été une amie proche de Lucien Israël et qui a suivi de près son itinéraire et son œuvre.

L'ensemble du texte a été mis en forme par Sylvie Lévy.

Jean-Richard Freymann

3 janvier 2007

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2218-9

Première édition © Éditions érès 2007

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface à la nouvelle édition	7
-------------------------------------	---

RÉVISION IMPERTINENTE DE QUELQUES CONCEPTS PSYCHANALYTIQUES

1. L'État français	13
2. Parler au coiffeur	21
3. Avènement ou répétition	31
4. Oser	39
5. J'écris ton nom... ..	47
6. <i>Verkümmerte Freiheit</i>	59
7. Les municipales	69
8. Révolution	77

L'ALIÉNATION

1. Ailleurs	89
2. Le temps des paumés	99
3. Faites le ménage, pas l'amour	111
4. Le prix – Dieu	121
5. Poncif	131
6. La case vide	143
7. Réel – Angoisse – Jouissance	153

Préface à la nouvelle édition

Décidément, quand je lis ou relis Lucien Israël, je me sens chez moi. Je me reconnais dans mon univers symbolique familial, au plus près du « bruissement de la langue » pour reprendre la belle métaphore de Roland Barthes. Apparemment banal, le texte ne se livre pas facilement. Il invite à se laisser porter par les envolées d'un récit à plusieurs niveaux, où se cache dans un emballage ordinaire, un esprit qui s'avance déguisé avec une lettre qu'on aurait tort de prendre à la lettre. Il faut, en effet, franchir un premier niveau d'interprétation et après cet obstacle il faudra franchir l'obstacle des imprécations, car dans les deux Séminaires qui constituent le présent ouvrage, elles sont nombreuses. En fait les imprécations convoquent généralement ce que nul ne veut savoir : l'envers sordide des représentations du bonheur. Il faudra donc quelque peu déconstruire le texte.

Déconstruire un texte implique un peu de travail. Une telle opération nécessite surtout, après avoir bien voulu libérer les soupapes de notre propre entendement, que nous devenions perméables à la grammaire subversive qui peut nous permettre de découvrir, en notre nom, un questionnement où se profilent toute une succession d'interprétations auxquelles nous ne serions pas parvenus tout seuls. Et comme nous l'ont enseigné les spécialistes des mythes : toute interprétation émerge de la manière dont nous entendons un récit. Tout récit peut s'entendre de diverses manières. Ainsi, des perspectives associatives ne cessent-elles de s'ouvrir grâce à nos propres associations et ces perspectives émergent de la logique des signifiants qui nous habitent (souvent à notre insu).

La lecture des Séminaires de Lucien Israël casse le texte littéraire dans sa linéarité. Elle nous invite à nous laisser porter par les associations significatives qui rendent la pensée vivante, aboutissant à la constatation que fait notre auteur à propos de la fonction de l'analyse (« La parole crée le sujet ») dont il nous dit qu'elle est « de renouveler non pas les vœux, mais les désirs, c'est-à-dire renouveler l'expérience de la perte ». Et, mine de rien, du lieu le plus secret du creuset de sa propre expérience, il ajoute (à bon entendeur salut !) qu'« en renonçant à tout signifié, c'est cela qu'en dernier lieu, on appellera la castration ». Et pour couronner le tout, il nous livrera que « le problème n'est pas de donner un sens à la vie. Il est de donner un sens à la mort ».

En effet, la mort n'est-elle pas au premier chef un signifiant ? Et ne nous faudra-t-il pas reconnaître que le signifiant « mort » est un pur signifiant, vide de tout signifié, de tout sens ? Mais les membres de l'espèce humaine, dans leur difficulté à supporter le vide, vont le remplir de leurs croyances, de leurs illusions, de leurs fantasmes. Lecteur, si tu ne supportes pas ce genre de pensées, ferme ce livre, aurais-je envie de paraphraser... Car, que ça nous plaise ou pas, la psychanalyse représente (entre autres) un chemin initiatique qui nous donne les clés d'accès pour une pensée plus lucide, moins aliénée aux idées reçues comme aux discours dominants. Une pensée qui doute... et donc qui cherche.

On peut ne pas être d'accord avec les assertions de l'auteur. L'important c'est que le désaccord qui nous habite alors nous mette en débat avec nous-mêmes. C'est ainsi que les Séminaires de Lucien Israël restent au premier chef des moyens de transmettre l'esprit de subversion. Et il nous en faut bigrement dans le monde actuel. Car dans ce monde où règne l'injustice la langue de bois tente d'endormir les esprits comme elle tente de nous faire croire que vivre c'est remplir le temps. Pour nos enfants comme pour nos vieux nous veillons alors à occuper leurs mains et leurs pensées en instrumentalisant toute activité. Il nous faut être sur le pont sans relâche, insérés dans le « faire » et les apprentissages de nouveaux « savoir-faire »... Il nous faut apprendre à « maîtriser » et à « gérer » les choses pour échapper au vide. Mais nous ne saurions échapper à la « répétition », ce symptôme qui est « l'une des manifestations saisissables de la pulsion de mort » ! Alors que nous reste-t-il ? Il nous reste, la plupart du temps, la possibilité de fabriquer des fantasmes et des symptômes dont notre auteur dit qu'ils permettent la mise en place d'une sorte « d'économie » dans l'ordre du fonctionnement psychique. Il nous met d'ailleurs en garde contre le

mauvais usage des économies qui rabougrit toute tendance à quelque générosité que ce soit.

Comme il aimait rire, il ne pouvait renoncer à nous faire entrer dans ce rire suggestif qui n'a cessé de l'habiter, ce rire lui-même habité d'associations liées à une culture en voie de disparition et fruit d'un temps où on lisait. Dans les derniers Séminaires que nous publions ici on rit... Un peu jaune quelquefois car comme beaucoup de rires où le tragicomique reconnaît ses droits, on pourrait ajouter qu'« on pourrait en pleurer »... Car ce qu'il osait dévoiler c'est l'envers de notre humaine condition, là où le regard repère la fonction de la négativité et d'un vide tragique qui nous donne à repérer plus de misère que de joie... Peut-être est-ce une façon de rappeler que la joie, si rare, est précieuse ? Et que pour tout un chacun, il est important « que ma joie demeure » ? Lui-même s'y essayait, en toute convivialité : ce ne fut jamais triste ni chez lui ni avec lui. Peut-être appellerai-je cela une forme supérieure du courage ? En tout cas il nous a légué une belle parole pour aborder la route (et la terminer, peut-être) : « On meurt désirant. Alors ce n'est pas tellement important de mourir. »

Au fond, ce qu'il nous a légué de plus précieux c'est peut-être l'invitation à la joie et à la conception d'une forme supérieure de l'humour, cet humour propre aux membres de l'espèce humaine qui ne se déploie jamais sans une référence muette à une éthique humaniste sans faille. Se moquant de toute forme masturbatoire du rapport amoureux il faisait bien la différence entre « baiser » et « faire l'amour », entre la dimension pulsionnelle du plaisir d'organe, l'amour narcissique de qui cherche chez le partenaire une image flatteuse ou un étayage rassurant et l'amour objectal trans-narcissique (c'est ainsi qu'il se plaisait à le qualifier) qui inaugure une aventure où l'autre compte plus que nous-même... La question de l'enfermement narcissique de l'amour où s'avoue l'incapacité pour un sujet d'aimer un autre que lui-même n'est-elle pas devenue dans notre monde moderne une question primordiale ? Car un sujet qui ne peut pas choisir un objet d'amour peut-il aimer autre chose que lui-même ? Pour Lucien Israël, la fonction de l'analyse est de créer du sujet. Nous entendrons que seul un sujet peut être en mesure d'aimer un autre sujet sans forcément lui demander de le protéger de la castration.

Ce qu'il tentait de nous transmettre c'est l'âpre courage de poser des questions mettant en péril nos certitudes les plus établies. Et de ne cesser de poursuivre à assumer nos fonctions dans le dénuement d'un esprit qui n'a pas renoncé à trouver le secret du désir... Mais qui est aussi en mesure de « donner

ce qu'il n'a pas » selon la définition que donnait Lacan de l'amour. Car cet Autre, pivot de tout travail ayant trait à la structuration subjective, cet Autre qui se réactualise dans le transfert, support de toute analyse, cet Autre qui fait retour dans le refoulé avec toute la complexité et la force du lien dialectique de « l'hainamoration ».

Et puis, je ne peux pas ne pas le souligner, ce qui faisait aussi la spécificité des Séminaires qui drainaient un large public, c'est la rigueur épistémologique qui transitait à travers une parole qui était le porte-parole d'une école, celle de la psychanalyse qui marque une rupture avec toutes les psychologies. Dans les Séminaires, il était question d'un discours autre que les discours « psy » qui véhiculent sans vergogne des concepts et des notions qui ignorent le sujet, ce sujet qui est se constitue dans et par la parole. Car la plupart des discours « psy » nous dessinent un « non-sujet » réduit à des fonctions et à des comportements observables. Au milieu des « novlangues » de toutes sortes qui avouent rarement les présupposés qui les fondent, Lucien Israël maintient haut et fort la rigueur du discours de Freud et de Lacan.

Charlotte Herfray
Novembre 2006

RÉVISION IMPERTINENTE
DE QUELQUES CONCEPTS PSYCHANALYTIQUES
Séminaire 1988-1989

L'État français

T F P

L E F

De quoi s'agira-t-il cette année ? Je pourrais dire, cette année et l'année suivante, parce qu'après ça ce sera sans doute fini, il va s'agir de méditer sur quelques concepts psychanalytiques afin de voir s'il en reste quelque chose. Nos deux premiers entretiens, je vais essayer de les consacrer à ce qui est fondamental dans la pratique de la psychanalyse, bien sûr, mais nous aurons à nous poser la question de l'existence dans d'autres pratiques, psychiatriques ou psychothérapiques, de l'existence éventuelle du *transfert*. Ça n'est pas tout à fait par hasard que j'ai choisi, façon de parler, de commencer par le transfert, ça m'est plus ou moins imposé parce qu'on m'a demandé d'en parler à un Congrès à venir. Alors c'était faire d'une pierre deux coups que de vous en donner la primeur et en même temps de tenter d'évaluer si ce que je peux en dire se tient.

À propos de congrès, bien sûr il y en a un qui m'attend au bout du mois, du mois – avec s pour l'instant –, mais il y en a un autre dont je sors et qui me laisse, comme toujours depuis une quinzaine d'années, la même impression de déjà-vu, pour ne pas dire de déjà bu ou de déjà digéré ou si vous préférez, de déjà bouffé une fois. Je dirai, bien sûr, c'est inévitable que chaque génération répète les mêmes slogans, les mêmes axiomes, les mêmes principes, les mêmes dogmes pour se faire à la profession. Ça ne va tout de même pas sans poser quelques problèmes. Parce que si la psychanalyse inventée par Freud a eu un effet, effet d'éveil ou effet de surprise, c'est qu'elle introduisit quelque chose d'inouï, quelque chose dont jusque-là on n'avait pas

parlé, du moins en ces termes et en tout cas à ces gens. On s'est plu par la suite à répéter, toujours la répétition, que les choses ne pourraient plus jamais être comme avant, qu'étant donné que le discours psychanalytique s'était emparé du discours humain, ce discours était radicalement changé et ne pouvait plus revenir en arrière. Ce n'est peut-être pas ce qui se voit ou plutôt ce qui s'entend dans le discours quotidien. Alors, où le coche a-t-il été raté ? Où la jonction entre le discours humain et le discours psychanalytique ne s'est-elle pas faite ? Car, qu'on ne vienne pas me dire que dans le langage de tout un chacun on repère l'impact de la psychanalyse. Ce qu'on repère, au contraire, c'est l'effet de ce que Lacan avait appelé la société d'assistance mutuelle contre le discours psychanalytique. Ne croyez pas que tout ce qui se dit psychanalyste, et ça je ne cesserai pas de le répéter jusqu'à la fin, ne croyez pas que tout ce qui se dit psychanalyste soit psychanalyste, ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître la psychanalyse la connaisse en quoi que ce fût. On peut même dire que plus on approfondit la théorie plus on s'y ancre de façon à ne pas être délogé par elle. L'accumulation des études répétitives sur des textes sacrés, peu importe qu'ils soient lacaniens d'un côté, qu'ils soient pseudo ou para freudiens de l'autre, la théorie sert toujours de refuge au psychanalyste contre la psychanalyse, car la théorie paraît rassurante alors qu'il n'y a d'analyse que si à chaque instant, à chaque séance, à chaque minute de chaque séance, il faut se lancer dans le vide, j'allais dire et sans filet, mais avec l'esprit mal tourné que vous avez, le diable seul sait comment vous auriez entendu cet infinitif, il faut se lancer, peut-être pas dans le vide, mais sur la corde du funambule. C'est donc l'expérience, une fois de plus, au sortir d'un congrès, que j'ai fait, expérience de quelques éclairages nouveaux, noyés dans un monceau de redites, de répétitions vides dont la seule satisfaction que l'on puisse tirer est de voir que ceux-là mêmes qui viennent sur l'estrade présenter leur marchandise sont tellement conscients de leur position d'imposture qu'il ne faudrait pas grand-chose pour qu'ils défaillent.

J'ai donné un titre à mon exposé d'aujourd'hui. J'espère qu'un certain nombre d'entre vous, je ne dirai pas se souviennent, vous êtes trop jeunes, mais savent, il y en a au moins un qui sait, ou une, qui sait ce qu'était l'État français. Ne croyez pas que ça désigne l'état de

la France dans tous ses états, sûrement pas. Ça désigne un régime, laissez les bananes de côté, ça désigne un régime qui a duré du 11 juillet 1940 à septembre 1944, date de la formation du premier gouvernement provisoire de la IV^e République. L'État français n'était pas une république. Ça ne l'empêchait pas d'avoir une devise et vous allez voir tout de suite pourquoi cette devise est importante. Je vous l'ai résumée. Je pense que tout de même la devise de cet État est connue :

travail – famille – patrie

Pour ceux qui ne le sauraient pas, la devise de la République
c'est :

liberté – égalité – fraternité

Ce qu'il y a d'amusant, c'est que lorsqu'on inscrit ces deux devises l'une sous l'autre, nous découvrons le travail au-dessus de la liberté. Lacan nous a habitué à jouer avec des petites lettres séparées par une barre. Ici, il ne s'agit pas d'une barre, il s'agit d'un barreau, de toute une série de barreaux.

Travail

liberté

Il y a une autre devise qui réunit ces deux termes : *Arbeit macht frei*. Le travail c'est la liberté.

Qu'est-ce qui se passe lorsqu'on quitte la première devise pour arriver à la seconde ? C'est un exercice d'interprétation auquel je vous convie.

Travail – famille – patrie : où est l'homme ? Il est perdu dans un groupe, dans une masse, dans une foule. Il n'est plus question de lui, mais de l'espèce.

Liberté – égalité – fraternité : il s'agit là de caractéristiques concernant l'individu lui-même, c'est-à-dire qu'on passe de l'espèce à l'individu, ou plus exactement de la société au sujet. C'est là l'essence de la distinction entre les deux groupes et vous savez que dans l'Allemagne nazie, contrairement à ce qu'on affirme, les oeuvres de Freud existaient, subsistaient avec quelques modifications de termes et l'une de ces modifications était d'avoir remplacé le terme fréquemment utilisé par Freud de « *Trieb* », pulsion, par le terme d'instinct. La pulsion est au principe du sujet, l'instinct est l'expression de l'espèce.

Vous voilà nantis, dès le départ, d'une clé pour repérer si dans une théorie, dans un texte, dans une pratique, nous sommes en présence ou non de la psychanalyse. S'il s'agit, dans cette théorie, dans cette pratique, s'il s'agit de conserver ou de promouvoir l'espèce, nous sommes aux antipodes de la psychanalyse. C'est pourquoi tout ce qui peut ressembler à un appel à l'adaptation est à considérer comme de l'anti-psychanalyse. Il ne s'agit pas en psychanalyse de permettre aux gens de se mieux adapter, il s'agit d'acquiescer cette liberté qui implique le risque, qui implique un choix qui vient prouver, montrer, démontrer que la vie n'est pas le plus précieux des biens.

Le sujet découvert par la psychanalyse qui s'inscrit probablement dans la tradition philosophique, mais cette tradition est elle aussi le plus souvent aseptisée, le sujet inventé par la psychanalyse est un dépassement de l'individu exclusivement préoccupé de sa survie. Or, si vous vous frottez à nos contemporains, nous constaterons que l'ennui qu'ils secrètent découle de ce que leur seule préoccupation est une préoccupation de survie et si possible de survie dans le confort. Il n'y a aucun autre intérêt, aucune autre préoccupation et tout ce qui peut compromettre la stabilité de l'adaptation est honni et prohibé comme délit par les lois, comme péché par les religions. Renoncer, c'est un impératif, renoncer au désir et vous vivrez vieux et heureux. C'est pourquoi la psychanalyse est condamnée. Car ce qu'elle propose n'est pas gratuit mais coûteux, ne favorise pas la longévité, ne favorise ni le travail ni la famille ni la patrie. Par quelle folie, par quelle aberration est-on amené à entreprendre ce cheminement, cette recherche, je n'en sais rien, ou du moins c'est peut-être trop tôt pour le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'au bout du chemin psychanalytique apparaît le sujet, non pas sujet de quelque chose, éventuellement sujet de l'inconscient si vous voulez, et tout ce que l'inconscient vous réserve.

Il y a une contradiction entre ce qui s'enseigne de la psychanalyse ou entre ce qui prétend s'enseigner de la psychanalyse et cette visée de la subjectivation, cette visée qui ne peut qu'être redoutable, effrayante. Entre la visée de la psychanalyse et la visée de l'adaptation, il y a la même différence qu'entre la liberté et le dogme. Or, si vous avez parfois le malheur d'ouvrir une revue contemporaine de psychanalyse, vous verrez qu'elle grouille de dogmes, comme une charogne d'asticots.

Naguère j'ai rencontré quelques personnes à l'étranger qui avaient pu bénéficier du sermon de l'un des grands prêtres de la psychanalyse aujourd'hui. Et il sortait de cet office, béat, les yeux vers le ciel, la main sur le cœur ou les mains sur le cœur en disant « j'ai enfin compris Lacan ». Comme il s'agissait malheureusement de gens que je connaissais, une chose était sûre c'est qu'à la psychanalyse il ne pouvait rien comprendre et pour cause. Il y a donc une opposition fondamentale entre le souhait, le souci ou la prétention de comprendre la théorie et la pratique de la psychanalyse. Ce à quoi on assiste, c'est à une universitarisation, je ne sais pas si le terme existe, il est un peu lourd, une universitarisation de la psychanalyse qui devient matière d'enseignement. Il y a une revue, je ne sais pas si elle existe toujours qui, sans plus de vergogne que le roi nu, s'intitulait « La psychanalyse à l'université ». Le diable sait que, car c'est bien de lui qu'il s'agit, que c'est lui, le diable, qui nourrit trop de psychanalystes de hachis d'universitaire ou de marinade du même.

Qu'est-ce qui caractérise l'Université ? On pourrait lui étendre la fière devise de l'Ordre des médecins que quelques-uns connaissent peut-être et qui est : tout prévoir. Ce qui est étonnant c'est que rangés sous une telle bannière les médecins ne sont pas tous allés se suicider immédiatement comme les lemmings. Tout prévoir, que voilà une joyeuse vie en perspective. Avec un petit peu d'astuce on peut faire un emploi du temps où chaque acte, chaque pensée, chaque geste est prévu. Il y a un temps pour vivre et un temps pour mourir. Tout prévoir c'est prétendre en finir avec le dicton : « *mors certa, hora incerta* ». La mort est certaine, l'heure de la mort n'est pas certaine. Eh bien, laissez faire les médecins comme l'avait rappelé Knock après Molière, laissez faire les médecins, l'heure de votre mort sera sûre. Et les maîtres du temps, je ne fais pas allusion au dessin animé, les maîtres du temps sont ceux que l'on peut convoquer à une heure précise de façon qu'ils vous fassent la perfusion salvatrice qui vous délivrera de la vie à l'heure choisie.

Qu'est devenu le lacanisme ? Plus grand-chose. On lit Lacan, non plus dans le texte, mais au mieux dans les évangélistes. Autrement dit, ce que le texte avait de mystérieux ou de poétique, plus exactement, a disparu pour devenir sous la férule d'instituteurs un code, et si l'on ne parle pas dans le code on vous tape sur les doigts. Certains

groupes, ne croyez pas que j'en vise un seul, certains groupes se sont fait la spécialité de morigéner ceux qui ne pensent pas droit, de critiquer ceux qui prennent des libertés et font prendre des risques à d'autres mais aussi à eux-mêmes. Ce qui se perd avec la liberté disparue, c'est bien sûr l'humour même si on essaie de le conserver lui aussi dans des congrès. Est-ce qu'il y a de l'humour à faire un congrès sur l'humour ? Je n'en sais rien... L'humour donc et pourquoi pas aussi ce lieu du risque majeur, mais c'est un terme trop galvaudé pour qu'on ose encore le prononcer, l'amour. L'amour, ça ne veut plus rien dire. Vouloir dire... Il faudra qu'on s'interroge un jour sur ce qu'on peut vouloir dire. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de travail, j'ai bien dit de travail, dans l'élaboration actuelle de la psychanalyse. Le travail je vous l'ai mis au tableau et je l'ai remis à sa place. Du travail naissent les familles et les patries et « *Arbeit macht frei* ». Ce qui nous amène donc à un dogmatisme qui n'est pas autre chose que l'application à la psychanalyse de la langue de bois.

Je vais vous donner un exemple emprunté à Günther Grass dans *La Rättin, La ratte*¹, de ce qu'est la langue de bois. C'est un passage que je n'ai pas traduit moi-même, que j'ai emprunté à la version française, page 66 et 67. « Vers la fin de l'histoire humaine – c'est la ratte qui parle pour expliquer à l'auteur pourquoi les rats se sont enterrés – vers la fin de l'histoire humaine, le genre humain s'était assimilé un langage qui aplatissait paisiblement, évitait par ménagement de rien appeler par son nom et rendait un son raisonnable quand l'ineptie se donnait pour intuition. Étonnante la façon dont leurs caïds, leurs politiciens savaient assouplir et domestiquer les mots ». Caïds et politiciens, c'est un terme que le traducteur a essayé de traduire. Je livre ça aux germanophones, un terme de Günther Grass : « *Macheffels* ». Donc, « domestiquer les mots », ils disaient : « La terreur accroît notre sécurité. » Ou bien « Le progrès se paie. » Ou bien « L'évolution technique ne peut être arrêtée. » Ou bien « Nous ne voulons pas retourner à l'âge de pierre. » Et ce langage d'illusionniste était accepté. La langue de bois, bien sûr, fleurit dans la langue des politiciens. Plut au ciel, ou à l'enfer peu importe, qu'elle se cantonnât dans ce langage. Malheureusement on la trouve partout où s'instituent des maîtres-penseurs.

1. G. Grass, *La ratte*, Paris, Le Seuil, 1987 et Points poche, 1999.

On la trouve, cette langue de bois, dans ceux qui ont osé constituer des comités d'éthique, des comités d'éthique médicale par exemple. Mais ça peut exister dans toutes les professions. Ça existe aussi chez ceux qui se sont institués en gestionnaires de la psychanalyse, et aussi en commentateurs des textes fondamentaux. Est-ce à dire que tout commentaire doit être prohibé ? Sûrement pas : mais le commentaire ne peut se fonder que sur la connaissance du texte que l'on commente. Ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est à la tentative de remplacer les textes fondateurs par des commentaires rassurants et aplatissants. C'est pourquoi, plutôt que d'avoir recours à ces textes, je m'inspirerai, comme d'habitude, davantage des poètes et pourquoi pas des chanteurs des rues, plutôt que des savants. Il s'agit d'échapper aux langues préfabriquées et je vous invite ici à revoir ce que je disais ces dernières années de la langue maternelle et du référent. Ce n'est qu'à partir de là que nous pourrions repérer, à partir de cette naissance du langage, ce qu'il véhicule obligatoirement de pertes pour rester vivant. Un langage qui se donne comme complet, total, ne peut être que totalitaire. Si le langage ne reconnaît pas la place laissée vide par les interdits initiaux, ce langage ne peut plus rien véhiculer, car faut-il le rappeler, le langage ne véhicule pas un sens lié aux signifiants qu'on y emploie ou qu'on y introduit, mais il véhicule le sujet vers l'autre et l'autre vers le sujet. C'est à partir de cette considération, à partir de ce rappel simple sur le langage que l'on pourra commencer à répondre à la question : comment l'analyse produit-elle des effets ? Car l'analyse se juge à ses effets. Il faut en finir avec le rabâchage : l'analyse ne produit pas d'effets ou ne doit pas produire d'effets. Je ne parle pas, bien entendu, d'effets thérapeutiques, bien que ce ne soit pas déjà négligeable, mais ça c'est facile.

Une dernière incise, pour aujourd'hui bien sûr, une dernière incise c'est, comme souvent, quelque chose que je proposerai à qui en veut comme sujet de thèse, sujet de thèse interdit ou tabou : les relations entre l'analyse et le terrorisme. C'est très tôt que ce glissement est perceptible dans le mouvement psychanalytique. Bien avant 1968, c'est chez Wilhelm Reich qu'il faut aller chercher ce flirt où la révolution psychanalytique se confond avec les autres révolutions, et dans chaque révolution, les révolutionnaires les plus virulents, les plus activistes sont toujours ceux qui se lancent, se plongent dans l'action pour

n'avoir pas à connaître la cause qu'ils défendent. La même chose s'est répétée en 1968. On les a vu surgir de tous les groupes psychanalytiques, les analystes, qui n'étaient pas encore faméliques mais déjà prévoyants et qui venaient récupérer sur les barricades cette graine, cette portée de futurs psychanalysants. Chacun tenait boutique, chacun tenait son stand et chacun de tenter de récupérer pour sa cause, disaient-ils, en fait pour eux-mêmes, ils venaient récupérer l'énergie qui se dépensait. Aujourd'hui encore, chaque psychanalyste bon teint, bcbg, est très fier de compter parmi ses amis tel ou tel terroriste recherché. On voit, je dis bien on voit et non pas on entend, on voit la confusion des langues qui traîne, j'allais dire dans la psychanalyse de Babel.

Il était nécessaire de rappeler tout ça avant d'aborder le transfert dont je ne parlerai pas aujourd'hui, finalement, mais dont je vous annonce que je le présenterai sous deux formes. Le transfert n'est pas une matière homogène. Le transfert est vivant, il évolue, et les deux formes sont peut-être deux formes diachroniques, deux formes successives bien que l'organisation dans le temps soit variable.

7 novembre 1988